



44<sup>e</sup> édition

**TRAJAL HARRELL**

*The Ghost of Montpellier Meets the Samurai*

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot  
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01  
c.delterme@festival-automne.com  
c.willemot@festival-automne.com  
assistant.presse@festival-automne.com

**PRESSE**

Midi Libre – 23 juin  
Les Inrockuptibles Supplément Festival d'automne – 2 septembre  
Le Monde Supplément Festival d'automne – 7 septembre  
Télérama Sortir.fr – 15 septembre  
Parisart.com – 29 septembre  
La Terrasse – octobre  
Toute la culture – 16 octobre  
Télérama Sortir – 17 octobre  
Mouvement.net – 20 octobre

**FESTIVAL** La 35<sup>e</sup> édition (24 juin-9 juillet) affiche quatorze créations

# « Aujourd'hui, on ne pourrait pas refaire Montpellier Danse »

Le directeur Jean-Paul Montanari évoque l'avenir et une nécessaire évolution, sans lui...

**Q**uel est le secret de votre longévité ?  
D'abord la curiosité : elle ne m'a jamais quitté, l'envie d'explorer des territoires inconnus. Ensuite, la solitude qui me permet des moments intenses de réflexion propice au renouvellement, même si, avec l'âge, ces interrogations me rendent un peu parano car j'envisage toutes les hypothèses, y compris les pires... Et puis, je me sens très responsable d'une machine que j'ai contribué à créer, voici plus d'un tiers de siècle. Responsable de la mémoire de ceux qui sont morts, Dominique Bagouet, Georges Frêche, ou partis sous d'autres cieux comme Mathilde Monnier. Responsable de cette Agora, cité internationale de la danse, matérialisation d'un sacré pari lancé au début des années 1980. Mais un jour, je prendrai le large pour d'autres horizons et ça continuera. C'est comme les enfants : un jour ils partent vivre leur vie.

**Ce moment est-il venu ?**

Ça ne saurait tarder. J'ai depuis longtemps mes trimestres pour la retraite. Le 2 novembre prochain, je fêterai mes 40 ans de vie professionnelle dans le monde de la culture. J'ai débuté comme relation publique au théâtre du Huitième à Lyon, le jour de la mort de Pasolini, c'est difficile à oublier. Tout cela forme une conjonction, mais avec le changement de direction au Centre chorégraphique national et l'arrivée de Christian Tizzo, on m'a suggéré qu'une continuité serait peut-être à assurer pour ne pas fragiliser la maison. De toute façon, j'ai bientôt 68 ans et la limite est à 70 ans. Je peux dire aussi que l'édition 2016 du festival est bien avancée.

**Pourrait-on créer aujourd'hui un festival de danse à Montpellier ?**



« Le temps est peut-être venu d'inventer autre chose. »

PHOTO MICHE PIERRE

Non, je ne crois pas. En créant le Centre chorégraphique et six mois après le festival, Frêche et Bagouet avaient subodoré l'explosion de la jeune danse française contemporaine qui allait déferler sur l'Europe. La ville a cristallisé ce phénomène. Il fallait la conjonction d'un artiste majeur, d'une volonté politique, et d'une génération de créateurs aujourd'hui en fin de parcours. À Montpellier, l'inventivité, la popularité, l'ouverture à l'international, semblent désormais du côté d'un festival comme le Fise. Mais Montpellier Danse est toujours là avec, comme d'autres, une nécessité

à se rénover. Il faut que quelqu'un, à un moment ou à un autre, preme le relais en repensant le festival. Moi, j'ai offert avec mon cœur tout ce que je savais faire mais toujours sur un même schéma basé sur des créations. Le temps est peut-être venu d'inventer autre chose.

**« Montrer des créations constitue un risque »  
Jean-Paul Montanari**

**La création reste au cœur de cette 35<sup>e</sup> édition.**

Quatorze créations cette année. C'est l'image de marque du festival : aider des artistes à créer des œuvres

et les montrer pour la première fois à Montpellier. Ce qui constitue également un risque. Beaucoup de directeurs préfèrent courir le monde pour voir des spectacles et prendre les meilleurs. Je ne les critique pas. Ça peut donner de jolis festivals mais ce n'est pas ce que j'ai envie de faire. Je préfère accompagner les artistes, trouver avec eux le bon moment, le lieu adapté, et un public sensibilisé car les artistes reviennent souvent.

**Vous ouvrez avec un inédit : le Ballet de Marseille, pourtant géographiquement proche...**

Il est longtemps resté néo-classique, sous la direction de Roland Petit, puis de Marie-Claude Pietragalla. Nous n'avions pas suffisamment d'atomes crochus. Quand Emilio Greco et Pieter Scholten ont été nommés, le rapprochement a été immédiat. À Montpellier, ils réunissent le Ballet de Marseille et une compagnie d'Amsterdam pour leur première grande création, *Extremalism*.

**Quels conseils pour ne pas rater les découvertes de cette 35<sup>e</sup> édition ?**

Les grosses machines qui présentent leurs nouvelles pièces, Anna Teresa de Keersmaeker, la Batsheva, le duo Israel Galvan/Akram Khan, marchent évidemment tout seuls. Parmi les autres, qui tentent l'aventure avec nous, je citerai Rachid Ouramdane, David Wampach, et surtout Phia Ménard, artiste très originale qui vient du cirque, et Trajal Harrell, jeune créateur américain très observé par les programmeurs. J'ajoute aussi mon amie Bouchra Ouizguen, dont la création est coproduite par le Festival d'Automne.

Recueilli par JEAN-MARIE GAVALDA  
jmgavalda@midilibre.com

montpellierdanse.com

# La danse sort de l'amnésie

A l'opposé du ballet classique, le contemporain a longtemps été réfractaire au répertoire. Cette question de la transmission est au cœur de plusieurs projets exploratoires

**I**l faut l'amour de la danse pour tenir bon. Elle ne vous donne rien en retour, pas de manuscrits à mettre de côté, pas de peintures à montrer sur les murs et à accrocher dans des musées, pas de poèmes à imprimer et à vendre, rien qui ait valeur unique et fugitif ou vous vous sentez vivants. Elle n'est pas pour les âmes incertaines. Et vain, en quelques phrases, Merce Cunningham (1919-2009) réglait son compte à toute velléité de conservation de la danse. Plaisir momentané, illico condamné.

Il ne reviendra pas sur sa déclaration. Seul à quelques mois de sa mort, à 90 ans, où la survie de son œuvre trouva une issue inédite au gré de « copules » pédagogiques, coffrets numérisés contenant toutes les indications (vidéos, dessins...) sur certaines pièces.

Une courtoisie de sauvegarde unique, raccord avec l'esprit d'invention de cette tête chercheuse. La question de la mémoire et de la transmission en danse contemporaine est une entreprise complexe et problématique. A l'opposé du ballet classique, le contemporain a longtemps posé comme un art amnésique, réfractaire au répertoire. Rejet du conservatisme académique et du patrimoine, accablés les chorégraphes, jusqu'à ces dernières années, qui se souciaient de préserver leurs spectacles. Pour des raisons philosophiques: la danse est un art éphémère qui ne se retourne pas sur son passé mais préfère l'oublier.

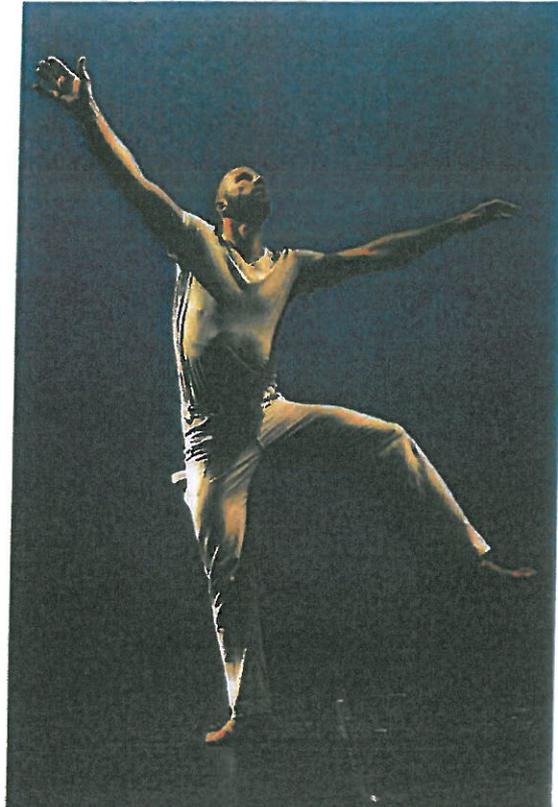
En France, les artistes apparus dans les années 1980 comme Régine Chopinot, Jean-Claude Gallota ou Mathilde Monnier ont longtemps refusé par principe de remonter des productions

passées aux oubliettes. Dans un contexte de préemption rapide des pièces qui tourment généralement peu, autant dire que leur mort est annoncée à peine sorties de l'œuf. Seuls les succès perdurent. Le contexte économique conforte par ailleurs cette consommation doublée d'un appétit pour le neuf: peu de budgets, le choix est vite plié. En avant la course dans le vide! L'écriture de l'histoire sera pour demain.

Il arrive pourtant que l'histoire biologique ait la pitié de rappeler quelque chose. Atteinte par une série d'accidents vasculaires cérébraux, l'Américaine Trisha Brown, 76 ans, a dû laisser la main aux anciennes de sa troupe, Carolyn Lucas et Diane Madden. Un passage de relais imprévu qui a abouti au remontage de certaines pièces pour un ultime tour de piste. Commencée en 2013, cette série de représentations se conclut en novembre au Théâtre national de Chaillet, avec le programme *Trisha Brown: la Plain Site*.

Dans le paquet cadeau censé « donner une nouvelle expérience compléte de ses œuvres », des productions comme *Present Tense*, fraîchement reconstruite grâce à des vidéos et les témoignages d'interprètes, mais encore jamais vues en France, *Roguez*, *Solo Olor* et le légendaire performance *Roof Piece*. « *Trisha préfère créer et nous faisons confiance pour prendre soin de son travail depuis dix ans*, précisent les deux femmes. La reconstruc-tion des « early pieces » des années 1970 nous a aidées à être partenaires dans la collaboration avec les producteurs néocons. Nous ne nous contentons pas de maintenir les spectacles. Chaque reconstruction permet de se rapprocher de leur essence. C'est notre défi ».

Quel plaisir de replonger dans cette gestuelle basée, selon sa créatrice, « sur les chemins naturels du corps avec un traitement démo-cratique de toutes les parties ». Les œuvres de cette génération d'artistes connaissent un regain d'intérêt. Question de conjon-



« Bound » de Steve Paxton (1983), interprété par Jurij Konjar. À Ljubljana (Slovénie), en avril 2016. Max Kiani

**preoccupazione!**  
du 19/09 au 21/09 21h

**Reality**  
du 20/09 au 22/09 21h

**Le Canard**  
du 21/09 au 23/09 21h

**théâtre national**  
scène de la ville de Lausanne

**Le Héraprope de verre**  
du 21/09 au 23/09 21h

**Nécessaire et urgent**  
du 22/09 au 24/09 21h

**Je suis Fassbinder**  
du 23/09 au 25/09 21h

**Le Héraprope de verre**  
du 24/09 au 26/09 21h

**Nécessaire et urgent**  
du 25/09 au 27/09 21h

**Je suis Fassbinder**  
du 26/09 au 28/09 21h

**Le Héraprope de verre**  
du 27/09 au 29/09 21h

**Nécessaire et urgent**  
du 28/09 au 30/09 21h

**Je suis Fassbinder**  
du 29/09 au 31/09 21h

**L'adaptation est inévitable: impossible de ressusciter une œuvre**

ture-retour de goût pour le minimalisme, le performant... Remontée en 2009, *Dance* (1979), sublime mécanique hantée par un rêve de mouvement perpétuel et pièce maîtresse de Lucinda Childs, 75 ans, autre figure de proue de la post-modern dance américaine, tourne depuis sans discontinuer et a ralenti sa troupe. « C'était le bon moment pour tout le monde, glisse-t-elle. Les spectateurs qui l'avaient vue et les autres qui ne la connaissaient pas en avaient envie ».

Rebelote donc avec *Available Light* (1983), dans un décor de Frank Gehry, sur une musique de

John Adams. Avec des paramètres différents. Pour *Dance*, Lucinda Childs n'avait à sa disposition qu'une vidéo pour repérer un détail que'elle détruit le plus proche possible de l'original. Autre point de vue avec *Available Light*. Elle a pu s'appuyer sur une partition écrite de 80 pages - rares sont les notations de spectacles. Pas de volonté cette fois de copier-coller mais de laisser le propos s'incarner dans le sens des nouveaux interprètes. « Ils sont jeunes, ont entre 20 à 30 ans, précise-t-elle. J'ai donc adapté la structure, mais pas la chorégraphie. J'ai aussi changé les costumes ».

Déplacement d'époque, de corps, de technique - le danseur d'aujourd'hui possède un outillage extra-large -, la transmission, qu'elle se fasse de la main à la main, à Tonal, ou grâce aux images, est un commerce dé-liant, un trafic d'influences plus ou moins assurées. L'adaptation est inévitable: impossible de res-susciter une œuvre.

Cette torsion prend un ton exacerbé dans le cas de *Bound*, œuvre improvisée en 1982 par Steve Paxton, 76 ans, maître en la matière. Ce solo, qui échappe à tout contrôle selon son principe de création, se joue des cadures puisqu'il est chaque jour différent. Et pourtant, Steve Paxton en a confié les clés à Jurij Konjar. « L'improvisation signifie effectivement qu'il n'existe pas de version officielle de mes spectacles, analyse le chorégraphe. C'est comme en cuisine, il y a une recette, mais les résultats sont toujours différents. C'est grâce à une captation de *Bound* découverte par hasard que j'ai pu établir une version. La transmission devient ici matière à

négociation, à critique, même si une omelette ne se transforme pas en poisson. » Avec Jurij Konjar, Steve Paxton, qui a dirigé le danseur « comme un fermier devant un troupeau de vaches », dit-il, c'est-à-dire « en leur permettant de choisir la bonne direction sans les forcer », a déniché le partenaire ad hoc. Son interprétation de *Bound*, présen-tée à la Biennale de Venise 2016, souffre un vent toujours vif de contestation esthétique. « Ce n'est évidemment pas le même chose qu'en 1982, commente Jurij Konjar. Les effets combinés de la danse du XX<sup>e</sup> siècle, de Paxton, résonnent dans le corps. On ne peut imaginer l'inimaginable. Comment c'était, à quel ça ressemblait. Les morceaux ont été reformulés.

**VIDY THÉÂTRE LAUSANNE**

SAISON 15/16

ALAIN PLATEL  
SIMON MCGURNEY  
KARINA BEL HASSEN  
MILU BAI  
MAGALI TOSATO  
PASCAL HAINBERT  
ANNE TENESA DE KEERSMAEKER  
TAN DUYENDAK  
NICOLAS BOUCAUD  
DINHO CASTELLUCCI  
LA RABOT  
NICOLAS STEHMANN  
ANDRÉ BÉREZET  
ALESSANDRO SCARDINO  
PIPPA DELBONO  
DEFILIANI/TARLIANNI  
JEAN-FRANÇOIS PEYRET  
MARCO BERNETTINI

THOMAS OSTENMEIER  
SÉVERINE CHAVNIER  
GULLIARNE BEBON  
MARIELE PIRASANO  
THOMAS LUZ  
ARTHUR HANZICHEL  
DICTEN/ANDREY  
HEINER GARDIELS  
MARIE-CAROLINE HOMMEL  
LUDOVIC LAGARDE  
MASSIMO FURLAN  
FORGED ENTERTAINMENT

FESTIVAL PROGRAMME COMMUN  
10.03 - 20.03.2016  
www.vidy.ch



La pièce «Gala» de Jérôme Bel, qui mêle professionnels et amateurs. En 2015.

## Lav Diaz étire le temps

«Les Très Riches Heures» offre une rétrospective inédite du cinéaste philippin

Est la principale conquête encore à faire dans nos sociétés postindustrielles était celle du temps ? C'est la question que nous pose indirectement l'œuvre du cinéaste philippin Lav Diaz, né en 1958 sous le règne de Ferdinand Marcos, réunie pour la première fois en France dans la rétrospective «Les Très Riches Heures» que le Jeu de paume lui consacre du 3 novembre au 5 décembre.

Cette figure importante, récompensée dans les grands festivals internationaux (Léopard d'or à Locarno en 2014 pour *From What Is Before*), n'avait jusqu'alors jamais connu d'exploitation en salle en raison de la durée hyperbolique de ses films – la plupart entre six et dix heures. Des heures impossibles à passer, mais qu'il pourrait habiter pleinement. Ici, le temps ne se trouve pas, il se crée.

Cette temporalité si ample se déploie selon le double tracé de la méditation esthétique et de la réflexion historique, sans que l'une n'empiète ou ne prévale sur l'autre. L'histoire politique et naturelle récente des Philippines – marquée par la loi martiale, la répression des luttes révolutionnaires et les typhons qui ravagent régulièrement les côtes du pays – se répercute à Michelle d'Acadianes individuelles, dans des mélodrames ténués (*Florentina Hubald*, CTE, 2012), parfois ténébreux (*Melancholia*, 2008), étendus par de vastes perspectives (*Evolution of a Filipino Family*, 2004) et hautes par

des figures dystopiques – de Bakhtinikov (*Noite, la fin de l'hiver*, 2013) au prince Mychikine (*Heremias, Book One: The Legend of the Liard Princess*, 2006).

Au fil des films, le cinéaste contourne les multiples résurgences du fascisme, celles du régime militaire comme de l'occupation coloniale, en plongeant au niveau de l'adversité ordinaire qui frappe le peuple philippin (ouvriers, paysans, villageois, étudiants, artistes, proscrits, maquisards), dans un fascinant alliage de sérénité et de magnétisme tellurique, d'exhalation climatique et de crispation latente.

### Moduler la temporalité

Lav Diaz est le roi du plan-séquence à plusieurs vitesses, traversé par ce que le cinéaste russe Andreï Tarkovski (1921-1986) appelait «la pression du temps». Et il faut bien en revenir aux Russes pour dire le souffle qui soulève chacune de ses images, un souffle jamais monumental, mais sachant relier l'instant et sa douleur contingente, aux diverses grandeurs qui l'entourent.

Le noir et blanc, caractéristique, n'agit pas comme filtre esthétique, mais accentue la sensation matérielle du monde filmé, comme si la soie des peaux et la profondeur charbonnreuse des nuits avaient été sculptées sur un même bloc de granit. Rien de plombant ni de monolithique pour autant, car ce cinéma ne cesse de moduler sa luminosité comme sa temporalité. D'ailleurs, tout semble se résoudre ici dans l'élément liquide, cette humidité omniprésente qui infiltre chaque parcelle du plan : torride comme les crues (*Storm Children*, 2014), diluante comme les vagues, ou calme comme le cours d'un fleuve, c'est l'eau et son impétueux écoulement qui imposent la véritable mesure du temps. ■

MATTHIEU MACBERRY

separés, remis ensemble. Mais peut-être que le plus important est que, trente-trois ans après, le processus reste vivant.

Dans le contexte général de trous de mémoire, la reconstitution de ces pièces le distingue en les auréolant d'un statut troublant de monuments historiques, jalons figés d'un patrimoine en rupture de repères solides. Et le public de savourer, comme des trésors archéologiques, ces pans minuscules surgis du passé.

A l'opposé de cette veine virtuose, la ligne fantasmagorique de *Trujal Harrel* ouvre un encart spécial. Sa production, *The Ghost of Montpellier Meets the Samurai*, mise sur un récit fantasmé autour de la rencontre imaginaire des chorégraphes Dominique Bagouet (1951-1992) et Takumi Hijikata (1928-1986). «En tant qu'américain, j'avais envie de réaliser quelque chose sur l'histoire française de la danse», explique cet homme qui «rêve» ses pièces. «Ma stratégie est de créer des fictions histori-

ques. C'est un bon outil théâtral, et cela permet d'inviter ceux qui ne connaissent pas la danse à découvrir des thèmes et des personnalités.» A condition de ne pas être attaché aux faits objectifs.

Ouvrir la danse au plus grand nombre est aussi le fer de lance des projets, de plus en plus nombreux depuis dix ans, qui mêlent amateurs et professionnels. En s'inscrivant dans une entreprise collective, ces productions dégagent un horizon esthétique moins bordé, plus problématique. Elles parlent sur la transmission d'un geste non répertorié, une absence de savoir-faire.

Lorsque, en 2010, la Coréenne Eun-Me Ahn rencontre, pour les mettre en scène, des grands-mères non danseuses, c'est parce que «ces corps purs» sont «comme un livre d'histoire de notre pays bien plus concret qu'aucun récit de la tradition écrite ou orale». Ce point de vue est proche de celui du Français Jérôme Bel. A la suite des ateliers menés en banlieue pari-

sienne, il a commencé à explorer «les savoirs dansés» que chacun porte, et a conçu sa pièce *Gala*, qui mêle professionnels et amateurs. «Les amateurs amènent d'abord leurs corps non formés par les canons très standardisés de la danse classique ou contempo-

**Le corps comme archive vivante est devenu un couplet contemporain**

raïne, pointe Jérôme Bel. Grâce à eux, on retrouve les racines de la danse. Là où on touche le cœur du projet, c'est que l'amateur ne se maîtrise pas. Il est si peu structuré, si désarmé, que tout peut arriver. Chaque fois qu'il esquissera un

pas de danse, ce sera une expérience pour lui, et donc pour le spectateur qui sera témoin de cet essai réussi ou pas.

Loïn de toute virtuosité codifiée, ces spectacles écrivent une histoire parallèle de la danse, déstabilisante et excitante, ouverte à tous les corps. De cette vision, la chorégraphe marocaine Bouchra Outiguen est l'une des actrices. Depuis huit ans, elle collabore avec des aïtas, danseuses de cabaret de Marrakech, souvent rejetées, dont elle valorise les parcours inscrits au revers social de leur pays. Pour les aïtas, ce passage à la scène institutionnelle est une reconnaissance qui éradique plus ou moins leur marginalité.

Par Bouchra Outiguen, ce projet de vie et d'art conforte une vision ouverte de l'art : «J'apprécie beaucoup d'elles, confie-t-elle. De ces corps quotidiens, j'ai envie de montrer à la fois la beauté et la capacité à être simplement ce que nous sommes. Par ailleurs, la tradition qu'elles ont pu goûter par le biais de différentes écoles de transmission orale est une richesse, celle d'un Maroc porté par ses cultures ancestrales et ses questionnements actuels.» Quant au public, il reçoit de plein fouet une leçon d'humanité tranchante. Mais aussi «du lien, de la résilience, de l'espoir», ajoute Bouchra Outiguen.

Le corps comme archive vivante est devenu un couplet contemporain. Cette notion innove la performance *Models Never Talk*, conçue par Olivier Saillard, directeur du Palais Galliera. Parce qu'il «voudrait remplacer le corps ou cœur de sa réflexion sur un musée de la mode», il a créé cette collection vivante de sept mannequins de plus de 50 ans qui ont été les muses de couturiers. «Ce sont quasiment des trésors nationaux vivants, affirme-t-il. Leur corps porte la marque d'un style. Rien que la manière de défilé avec telle ou telle tenue a métamorphosé la façon de se comporter de ces femmes. Axelle Doué, qui a travaillé avec M<sup>me</sup> Grey, a vu sa démarche se transformer à cause du poids du tissu qui lui tombait sur les pieds.»

Pour extraire cette mémoire tautouée en chacune, Saillard leur a demandé de retrouver les gestes précis liés au port d'une robe emblématique et de la raconter en même temps. Cette pantomime fait surgir une silhouette fantôme que le récit rend palpable. Un patrimoine immatériel à saisir l'espace d'un soir. ■

BOÏSTA BOÏSBEAU

**AUTOMNE-HIVER 2015-16**

NADIA HUGO, SMIRNAMI, LEMAITRE, THIBAUT VAYANT, THIBAUT HENRI, AMEL, ALICE COP, PROGRAMME NTVA, STELLING, L. O. S. M. G. B. H. E. L. A. N. G. O. G. U. S. S. E. P. E. R. E. D. I. A. A. B. A. R. A. M. A. T. H. I. V. I. C. J. A. N. M. A. R. T. F. E. R. D. E. N. A. T. U. R. E. T. H. A. T. E. L. O. U. R. A. T. I. O. N. A. I. K. I. O. N. O. R. I. M. E. R. I. D. E. A. L. E. S. A. N. D. R. A. M. O. S. E. L. C. O. S. T. I. M. E. R. I. T. T. J. O. R. A. T. I. O. N. S. A. N. S. J. O. U. R. C. O. U. L. I. N. E. R. O. U. T. E. M. A. R. T. E. L. L. O. U. S. A. V. I. L. I. R. E. M. A. V. I. L. I. S. C. A. M. I.É. B. O.Ï.É. T. A. S. M. A. L.É. C. O.Û.É. A. T. H.É.Â. T. I. C. D. A. N. S. I.É. L.É. V.É.É. C.É. M. I.É. D. O.Û.É. B.É. N. A. R. O.Û.É. L.É. M. I.É. D. O.Û.É. L.

**PRINTEMPS 2016**

FESTIVAL DE LA DOULEUR, ADRIEN ROSENZWEIG, LAURIE STILO, DANIEL CANDEL, CLOUÉSINI, TOULOUSE INTERNATIONAL AUBERVILLIERS

Rejoignez-nous samedi 19 septembre pour une «ouverture de saison» particulière : des visites du Théâtre (à partir de 15h) ; une table-ronde (à 17h) sur la situation de l'art, de la pensée et de la culture aujourd'hui ; et quelques impromptus artistiques.

THÉÂTRE DE LA CITE INTERNATIONALE  
AUBERVILLIERS  
THÉÂTRE DE LA CITE INTERNATIONALE

17, bd Jourdan 75014 Paris • réservation 01 43 13 50 50 • tarif de 7 à 22 € • www.theatredehite.com

**La Commune**

Alain Badiou, Jérôme Bel, Irène Bonnaud, Jonathan Châtel, Laurent Chétouane, Olivier Coulon-Jablonska, Tim Fitchells, Rodrigo García, Gabriel Garran, Victor Gauthier-Martin, Bérandère Jannelle, Maxime Kurvers, Les Encrobrants, Madeleine Louarn, Marie-José Malis, Bruno Meyssat, Fausto Paravidino, Rimini Protokoll, Nicolas Stemann

**15**

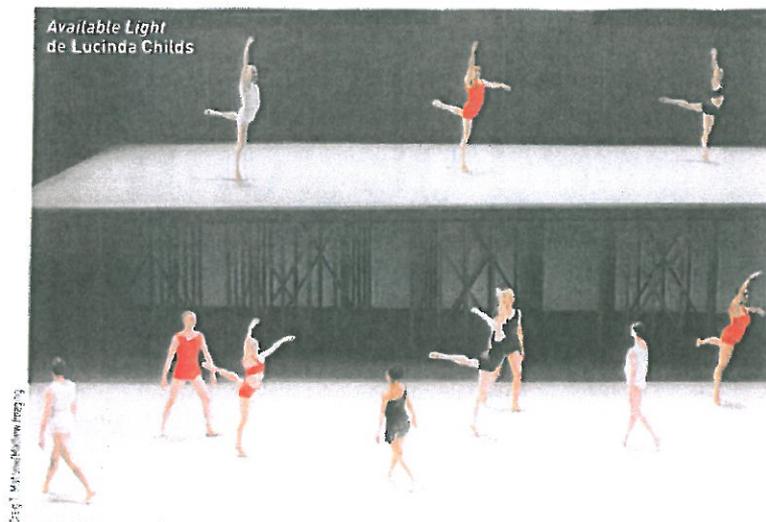
**16**

**Aubervilliers**

la-commune-aubervilliers.fr  
+33 (0)1 49 33 16 16

Le Musée • L'Éclairage • Les Activités

## Les Inrockuptibles – Supplément Festival d'Automne à Paris



### United States of Dance

Tour d'horizon de la danse américaine au Festival d'Automne, de Steve Paxton à Miguel Gutierrez.

**D**ans cette programmation d'automne, il y a comme un fil rouge qui semble relier une partie des chorégraphes invités. Et si ces derniers sont américains, il faut plutôt chercher du côté de leur liberté créative ce lien fragile qui les rapproche. C'est à l'évidence le cas de **Steve Paxton**, membre fondateur du Judson Church Theater (avec Trisha Brown ou Yvonne Rainer...) dans les années 60 et penseur en mouvement – on lui doit ainsi le développement du "contact improvisation". Plutôt rare, ce créateur et homme des champs présente *Bound*, reconstruit avec le danseur Jurij Konjar.

**Lucinda Childs**, grande dame de la danse américaine, figure de ces années 70 où New York était le centre névralgique de la création contemporaine – elle y croisa Bob Wilson ou Philip Glass –, remonte *Available Light* sur une partition de John Adams et une scénographie de l'architecte Frank Gehry. Celui-ci imagine un décor à deux niveaux que les interprètes occupent, se répondant l'un l'autre entre écho et contrepoint.

**Faye Driscoll**, peu vue en France, entend interroger la communauté qui se forme au cours d'une représentation :

proche de la performance et du théâtre, Driscoll engage public et performeurs dans un rituel aux limites troubles. *Thank You for Coming. Attendance* en dit long sur les intentions de sa créatrice. L'humour en plus.

**Miguel Gutierrez** offre un autre visage de la scène new-yorkaise. *The Age & Beauty Trilogy* est une critique du statut d'artiste autant qu'un miroir tendu à la façon d'un autoportrait. Queer, musicale et transgénérationnelle, cette trilogie devrait bousculer quelques certitudes.

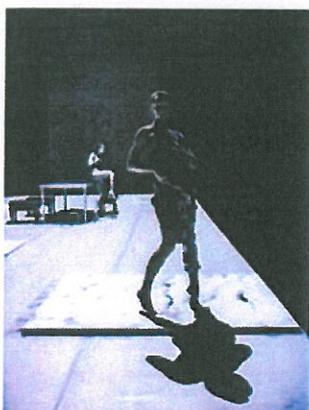
**Trajal Harrell** partage, lui, son temps entre les États-Unis et le reste du monde. Il ose, cette saison, avec *The Ghost of Montpellier Meets the Samurai*, la rencontre (improbable ?) entre Dominique Bagouet, Tatsumi Hijikata, éminence grise du butô, et Ellen Stewart, fondatrice du théâtre LaMama à New York, temple avant-gardiste.

Enfin on retrouvera avec bonheur **Jennifer Lacey**, Américaine installée en France. Bouclant à sa manière la boucle, elle crée *Lieu historique* au Mona Bismarck American Center dans lequel Lacey, Alix Eynaudi et la harpiste Zeena Parkins tenteront de dialoguer avec l'esprit du lieu. Comme une traversée intérieure de l'Atlantique. P. N.

Coup de ballets

## Danse : les 20 spectacles immanquables de l'automne à Paris

Rosita Boisseau Publié le 15/09/2015



Danse

### Trajal Harrell - The Ghost of Montpellier Meets the Samurai

TT On aime beaucoup ★★★★★ (aucune note)

Du 14 octobre 2015 au 17 octobre 2015  
Centre Pompidou - Paris

Achetez vos billets

Voir les dates



Ça ressemble à la vie d'une tribu d'aujourd'hui, versant chic et *hype*, mise en scène (presque) comme à la maison par l'américain Trajal Harrell. Sous le titre *Le fantôme de Montpellier rencontre le samouraï*, sorte de chronique fictive de la vie des chorégraphes Dominique Bagouet et Tatsumi Hijikata, Harrell s'amuse avec sa bande à empiler des shows pour de vrai et pour de faux. Evidemment, un défilé de mode, très, très long, comme il sait les faire, se glisse dans tout ça pour faire de ce spectacle une affaire étrange, plutôt agréable finalement, mais tout de même assez futile. Un cocktail à savourer en toute légèreté.

Paris art.com – 29 septembre 2015

**AGENDA | DANSE.**



**Trajal Harrell**  
**The Ghost Of Montpellier**  
**Meets The Samurai**

14 oct.-17 oct. 2015

Première le 14 oct. 2015

**Paris 4e.Centre Pompidou**

En mixant des références artistiques très variées, le chorégraphe new-yorkais Trajal Harrell interroge le dévouement de l'artiste envers son œuvre dans un spectacle iconoclaste où les différentes périodes historiques et les communautés se rencontrent.



## Communiqué de presse

**Trajal Harrell**

### *The Ghost Of Montpellier Meets The Samurai*

Trajal Harrell appartient à cette génération de chorégraphes qui mène une recherche permanente, intimement liée à sa propre pratique du geste et à la construction de son identité. Ainsi, dans sa série de cinq pièces *Twenty Looks or Paris is Burning at the Judson Church*, il aimait à imaginer son histoire de la danse, transgressant les interdits académiques et temporels : danseurs de la post-modern dance et égéries du voguing se rencontraient pour la création d'un langage commun et contestataire.

Pour cette nouvelle création au titre énigmatique, *Le Fantôme de Montpellier rencontre le Samouraï*, Trajal Harrell continue de mêler les genres et les danses, les questions esthétiques et politiques, les époques et les communautés. Trois figures fantomatiques, souvent citées comme sources d'inspiration par de nombreux artistes, sont ainsi convoquées sur le plateau : le héraut de la nouvelle danse française Dominique Bagouet ; un des fondateurs du butô, Tatsumi Hijikata ; la fondatrice de La MaMa Experimental Theater Club à New-York, Ellen Stewart. En donnant à ces trois personnalités un statut quasi-légendaire, il souligne leur dévouement pour leur art et leur sens de la transgression.

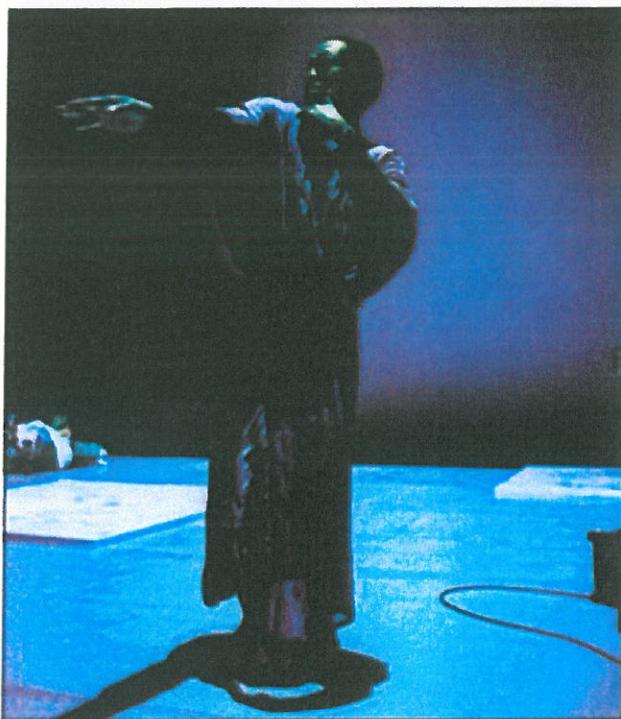
#### **Informations**

Grande Salle, Niveau -1 (18€, 14€), à 20h30.

Durée : 2 heures

Avec le Festival d'Automne à Paris

PHOTOS / CLIQUER-AGRANDIR



**Créateurs**

◆ Trajal Harrell

**Lieu**

◆ Paris 4e. Centre Pompidou



La Terrasse – octobre 2015

CENTRE POMPIDOU  
CHOÏL. TRAJAL HARRELL

## THE GHOST OF MONTPELLIER MEETS THE SAMURAI

Trajal Harrell convoque l'histoire de la danse en mixant culture pop, trouble des genres, voguing et figures mythiques dans un cocktail explosif et savoureux.



*The Ghost of Montpellier Meets the Samurai*,  
chorégraphie de Trajal Harrell.

Depuis 2001, le chorégraphe américain Trajal Harrell a inventé un style de danse en forme de question: Que serait-il arrivé si un artiste du voguing né dans le monde underground de Harlem avait mêlé la très conceptuelle danse post-moderne de la Judson Church en

1962 ? Par un même raccourci saisissant, il imagine cette fois la rencontre entre le Fantôme de Montpellier – Dominique Bagouet, icône de la danse contemporaine française, disparu en 1992, frappé par le Sida – et le Samouraï Tatsumi Hijikata, fondateur du butô, cette « danse des ténèbres » japonaise née d'une contre-culture sulfureuse dans les années 60. S'y ajoute Elian Stewart, figure du théâtre d'avant-garde LaMama à New York. Choc des cultures chorégraphiques, rebonds et malentendus, constituent un spectacle iconoclaste, qui surfe sur le monde d'aujourd'hui et s'interroge sur les artistes qui brûlent leur vie sur l'autel de l'œuvre à accomplir. **A. Izrine**

Centre Pompidou, place Georges-Pompidou,  
75004 Paris. Du 14 au 17 octobre 2015 à 20h30.  
Dans le cadre du Festival d'Automne. Durée de la  
représentation: 1h45. Tél. 01 44 78 12 33.

## Toute la culture – 16 octobre 2015

Spectacles / Danse / [Festival d'Automne] La non rencontre avec Trajal Harrell

DANSE

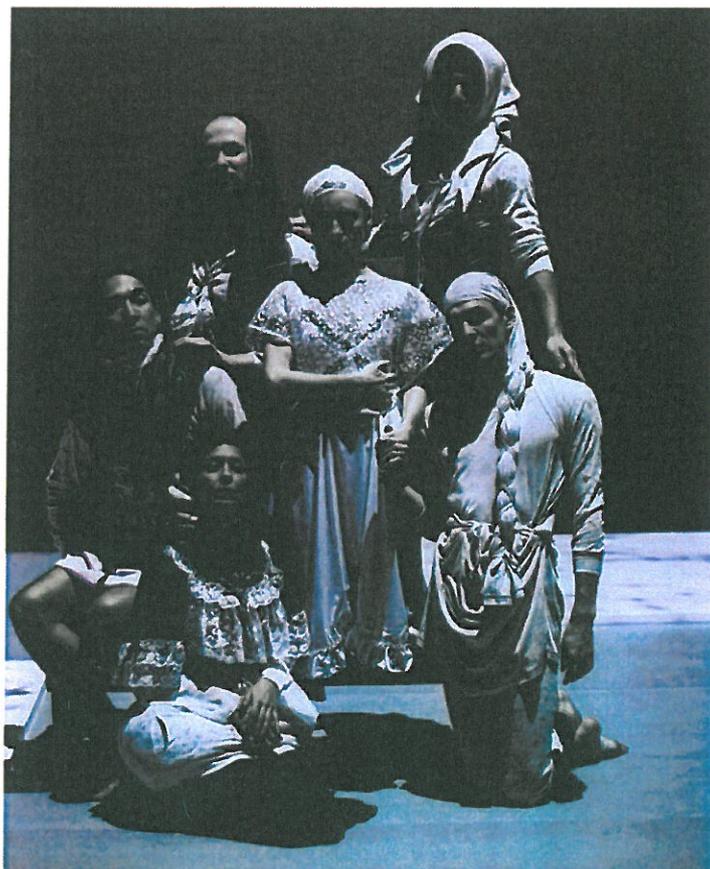
### [FESTIVAL D'AUTOMNE] LA NON RENCONTRE AVEC TRAJAL HARRELL

16 octobre 2015 Par [Amelie Blaustein Niddam](#) | 0 commentaires



TELECHARGER LE PDF

*Trajal Harrell se passionne, à la façon d'un François Chaignaud pour la culture pop. On avait adoré son Antigone tout en voguing qu'il avait présenté, déjà au Festival d'Automne, en 2013. Il revient avec The Ghost of Montpellier Meets the Samurai, une proposition parfaite sur le papier qui déçoit terriblement au passage au plateau.*



**Note de la rédaction :** ★★☆☆☆

Mais la création, ce n'est plus ce qu'était nous raconte Trajal transformé en rédactrice en chef de Vogue. On en verra pas de fantômes, ou alors pas tout de suite. En lieu et place, ce sera « Caen amour ». Sur le plateau il y a une zone de pique-nique foutraque et des mini podiums. Une danseuse vient nous raconter une drôle de rencontre, un soir dans un bar entre les chorégraphes mythiques Dominique Bagouet et Tatsumi Hijikata. Le premier est mort du Sida en 1992. Il fut le directeur du premier centre chorégraphique de France, à Montpellier. Le second mort en 1986, fut le maître du Butô. La rencontre est fictive et créer un spectacle sur cette idée est un témoin de l'obsession que la danse contemporaine a envers sa mémoire. Rappelons que la très récente dernière entrée au répertoire est une histoire de la danse au vingtième Siècle, par Boris Charmatz.

L'idée est donc que les deux monstres qui ont chacun créé des mouvements clés pour l'histoire de la danse inventent sur place, dans le bar, un spectacle au titre improbable : *You can lead an horse to wather but you can't force him to drink* ect...

Mais ensuite, rien. Rien de notable en tout cas. Nous sommes prévenus, la danse arrivera dans 22 minutes. Elle se résume à un défilé caricatural à un rythme fou. La sensation est d'être à la fin des années 90 à New York, la dance music impose ses *beats*, même si les sons choisis ici nous embarquent plutôt du côté de Rihanna, Beth Ditto et de Lady Gaga, au cœur des années 2010. Le spectacle reste en surface et donne l'illusion d'une superbe soirée dans un bar gay. Les danseurs déhanchent à souhait, ondulent comme il se doit. Les pas sont basiques, comme sur un dance floor. Sympa, mais cela ne suffit pas.

Rien ne se passe de plus. Les images qui tentent de devenir fantomatiques ne parviennent pas à nous hanter et ici, on s'ennuie à mourir devant cette proposition qui pourtant se nichait dans les préoccupations passionnantes de la danse actuelle.

Visuel © Orpheas Emirzas

## Télérama Sortir – 17/23 octobre 2015

### **Trajal Harrell - The Ghost Of Montpellier Meets The Samurai**

20h30 (du mer. au sam.),  
Centre Pompidou, place  
Beaubourg, 4<sup>e</sup>, 01 53 45 17 17,  
festival-automne.com. (14-18€).

**TV** Ça ressemble à la vie d'une tribu d'aujourd'hui, versant chic et hype, mise en scène (presque) comme à la maison par l'Américain Trajal Harrell. Avec cette sorte de chronique fictive de la vie des chorégraphes Dominique Bagouet et Tatsumi Hijikata, Harrell s'amuse avec sa bande à empiler des shows pour de vrai et pour de faux. Evidemment, un défilé de mode, très, très long, comme il sait les faire, se glisse dans tout ça pour faire de ce spectacle une affaire étrange, plutôt agréable finalement, mais tout de même assez futile. Un cocktail à savourer en toute légèreté.

Mouvement.net – 20 octobre 2015

# Mouvement.net



Critiques Danse ([/critiques/critiques](#))

## Vogue la galère

Trajal HARRELL

L'art, c'est la contrainte. De laquelle l'artiste, par sa réalisation, se libère à sa façon. Lorsque celle-ci est double, comme cela semble avoir été le cas dans ce qui a présidé à la production, à l'élaboration et à la publicité de la pièce de Trajal Harrell, *The Ghost of Montpellier Meets the Samurai*, celui-ci trouve toujours moyen de s'en sortir, tel Arlequin, par une pirouette.

Par Nicolas Villodre  
publié le 20 oct. 2015

Harrell et son sextet. Sept mercenaires ou intermittents du spectacle le plus contemporain qui soit, passent d'une forme théâtrale proche du « talk show » radiophonique ou télévisuel d'apparence banale, au musical cool puis frénétique, tous piqués par la tarentule, secoués par les rythmiques de la house. Bref : *possédés* par l'art du *Voguing*. Il ne faut donc pas trop se formaliser de la forme volontairement lâche de l'entame, des dialogues écrits proches du papotis, du décor antinaturaliste réduit au microcosme de la chambre d'enfant; pas chercher Montpellier à quatorze heures; pas trop tenir compte, par conséquent, des intentions affichées.

Si le speech inaugural sur les coupes budgétaires de la culture (qui concernent surtout les États-Unis), paraît un sujet rebattu, nous intéresse bien plus le coup de chapeau rendu à Ellen Stewart, la fondatrice de la MaMa, troisième revenant(e) évoqué(e) par le chorégraphe. Cette figure afro-américaine du théâtre expérimental new-yorkais a certainement eu plus d'influence sur l'auteur qu'Hijikata (l'inventeur du *butô*,

Vogue la salère - Critiques - mouvement.net <http://www.mouvement.net/critiques/fr/les-saleres-la-salere>  
an marécageux, à la gestuelle stylisée du paysan ramasseur de riz et à la démarche posée (comme la salère Bagouet (emblème de la légèreté, de l'élévation, du bon goût français à l'âge d'or du contemporain dansé), dont il n'a eu connaissance qu'après coup, par procuration. Dont il traite sans traiter tout en traitant comme tout velléitaire ou procrastinateur qui se respecte.

Après l'avertissement du prologue, Trajal Harrell interprète le rôle d'Anna Wintour, la directrice en chef du magazine *Vogue*, annonçant ainsi le ballet qui clôturera la soirée, entièrement composé dans le style issu des poses mannequinistes. Le beau Thibault Lac, aussi talentueux comédien que danseur, joue – effet de distanciation oblige – le personnage de Trajal; il se lance dans un entretien à bâtons rompus avec la piquante Perle Palombe, au surjeu prémédité totalement assumé; il est, entre autres, question de Catherine Deneuve, icône *Vogue* s'il en fut, qui collabora comme chanteuse à l'album (et au clip vidéo) de Malcolm McLaren, *Paris* (1994).

La partie dansée, pensée par le danseur-chorégraphe, est magistrale et majestueuse. Trajal use de la salle comme des coulisses retournées, dévoilées, éclairées pleins feux, entre sur scène depuis son fauteuil d'orchestre au premier rang et en ressort, se vêt et revêt à vue, rejoint ses collègues (tous excellents : Thibault Lac et Perle Palombe, déjà cités ainsi que Stephen Thompson, Christina Vasileiou, Ondrej Vidlar et Wei Ming Pak) toujours au meilleur moment, en rythme, crée avec eux différentes configurations : solos, duos, marches, défilés. De haillons et guenilles, ils font pièces griffées de très haute couture. Les lumières de Stéphane Perraud sont crues, comme on dit de certains maquillages, et suivent des variations d'intensité déterminées par le cours du récit et par les tempi des danses. Qui plus est, la dramaturgie est signée Gérard Mayen, figure historique de *Mouvement*...

La farandole la plus endiablée contraste alors avec des passages plus calmes, plus ataraxiques, plus relaxes, presque mélancoliques. Au décousu sans façon du début succède une partition chorégraphique des plus limpides, soutenue par une bande-son conçue par Trajal Harrell lui-même. Les sections percussives se superposent aux lignes de basses et mixent des parties chantées extraites de diverses sources – parmi les citations, on reconnaît au passage Georges Brassens dans « À l'ombre du cœur de ma mie » et on croit identifier Étienne Daho dans « Le condamné à mort » de Jean Genet, musiqué par Hélène Martin en 1962.

La gaîté la plus lyrique se dissout dans l'apollinien le plus hiératique.

***The Ghost of Montpellier Meets the Samurai* de Trajal Harrell** a été présenté du 14 au 17 octobre aux Spectacles vivants du Centre Pompidou (Festival d'automne à Paris).